



Au moment où il se suspendit à la corde...

— N'importe, brave homme, tu t'es trop avancé pour reculer, parle.

— Eh bien ! dit Brock, ces ennemis que je vous signalais sont Rufin le garde et Étiennette sa femme.

— En effet, fit Gaston, c'est grave. Mais ne crains rien. Dis-moi d'abord sur quoi repose ton accusation ; est-ce sur de simples soupçons ? Et sur quoi ces soupçons sont-ils fondés ?

— Monsieur le chevalier, ce que je sais je le tiens de leur bouche.

— Des confidences ?...

— Je vais vous expliquer comment j'ai surpris leurs secrets.

Brock alors entra dans les détails que nous connaissons : les visites d'Étiennette à sa chaumière, ses propos équivoques, alarmants, puis enfin l'entretien de Rufin avec sa femme.

La netteté de ses informations, leur clarté et leur précision, l'accent sincère qu'il leur donnait devaient convaincre son auditeur.

Gaston regrettait vivement l'absence de son ami Julien, il voulut le faire appeler, mais son esprit était suspendu aux lèvres de Brock, il l'écoutait avec une attention tellement avide qu'il en perdait le souffle.

Ce dernier lui rapporta en ces termes la conversation que Rufin eut avec sa femme dans le parc.

Rufin disait :

— Comment va ta bonne maîtresse ?

— Bien, comme toujours, répondait Tiennette.

— Je crois que tu en es heureuse.

— Je ne puis la haïr.

— Tu fais mieux et pis, tu t'attaches à elle, disait Rufin avec amertume.

Tiennette gardait le silence.

— Tant pis, reprenait le mari. Ce n'est pas notre intérêt, et chacun en ce monde ne doit voir que son intérêt.

— Elle est si aimable !

— Si aimable qu'elle soit, tu n'es que sa servante et il vaudrait mieux que tu sois à sa place et que tu te fasses servir. Que diras-tu le jour où tu la verras morte ?...

— Rufin, ne parle pas ainsi, fit Tiennette d'un ton d'effroi et de prière.

— Il faut que j'habitue tes oreilles à ces paroles, et ton esprit à ces idées. Je n'ai pas quitté le village pour garder le domaine de mon cousin.

— Mais ce n'est pas pour le voler non plus, fit Tiennette.

— Il l'a bien volé, lui.

— Oh ! exclama la femme.

— Crois-tu donc qu'en seize ans on puisse honnêtement gagner des millions?... A d'autres de croire de pareilles bêtises. Il a assez joui de ce bien mal acquis ; à notre tour maintenant, puisque nous sommes ses héritiers directs.

— Oh ! Rufin ! je t'en supplie, abandonne ces mauvaises idées.

— Je suis parti de Saint-Ferréol avec elles, et je les réaliserai ou j'y perdrai ma peau. Aujourd'hui j'ai pensé tout le temps à l'exécution de mes projets et déjà j'ai arrêté dans mon esprit le plan que je dois suivre.

— Ne m'en dis rien.

— Je puis t'en parler, car si tu bavardais, tu sais que tu le payerais cher !...

— Je préfère ignorer.

— Je n'ai plus qu'un mot à te dire, c'est qu'à mon idée, c'est l'aimable cousine qui doit partir la première.

.
A ces mots Gaston, ne pouvant maîtriser son indignation, s'écria :

— Oh ! Brock ! Brock ! que dis-tu ! Oh ! le misérable ! Est-ce possible !

— Brock ? répéta une voix. Et la tête de Mandrin se dressa au-dessus du paravent.

Cet écho inattendu éveilla l'attention du narrateur dont le regard se croisa avec celui du capitaine.

Les deux hommes se reconnurent.

Sortant alors de sa cachette, Mandrin s'écria furieux :

— Ah ! misérable, c'est toi !...

La foudre fût tombée aux pieds de Brock qu'il n'eût pas été plus épouvanté. — Gaston cessait de comprendre. C'était au moment où il croyait tenir tous les fils de l'intrigue que l'exclamation de Mandrin les brisait.

Brock, traité de misérable, avait pâli, baissé la tête et gardé le silence. Mais les éclaircissements ne se firent pas attendre.

— Vous ne vous doutez pas, monsieur le chevalier, dit Mandrin de ce qu'est cet homme?... Eh bien ! c'est le scélérat qui a lâchement attaqué M^{lle} Isaure dans la lande, pour lui arracher ses pendants d'oreilles et ses bagues, et c'est moi qui l'avais blessé en croyant faire justice ! Malheureusement, je ne l'avais pas tué ! Mais comment M^{lle} Isaure ne l'a-t-elle pas reconnu?... Comment a-t-on pu recueillir ici ce lâche coquin ? Ah ! rien que pour l'exécuter il était nécessaire de m'appeler ici.

« Chevalier, cet individu m'appartient et j'en ferai ce qu'il me plaira.

Gaston, stupéfait, ne savait que répondre, bien qu'il lui déplût d'abandonner Brock à la fureur de Mandrin. Avant qu'il pût réfléchir, il sentait que Brock avait été de bonne foi et que ses révélations étaient sincères.

Enfin, sortant de sa stupeur :

— Permettez, capitaine, dit-il, nous ne pouvons disposer du sort de cet homme sans l'aveu de son hôte, mon ami Julien Mirouël. D'ailleurs, ses révélations que vous venez d'entendre ont toujours une grande importance. Il est difficile d'admettre qu'il a imaginé tout ce qu'il vient de nous dire. Il y a un fonds de vérité.

Mandrin demeurait silencieux, fixant sur Brock des regards chargés de haine.

— Je le croyais mort, dit-il enfin ; il m'a échappé, il ne m'échappera plus.

Brock, qui connaissait ce regard du capitaine, ne se méprenait point sur la gravité de sa situation ; il se sentait jugé et condamné et n'osait faire un mouvement de peur de recevoir dans le cœur le couteau de Mandrin.

— Brock, fit Gaston, qu'avez-vous à répondre ?

— Rien, monsieur. Je suis un criminel, c'est vrai ; mais je me suis repenti et le château n'a point de serviteur plus dévoué que moi.

— Tais-toi ! s'écria Mandrin d'un ton menaçant.

— Je vous en supplie, capitaine, reprit Gaston, n'oubliez point que cet homme, si coupable qu'il soit, est sous le toit de notre ami ; il peut, tant qu'il est au château, se réclamer de M. Mirouël.

— Je me réclame de M^{lle} Isaure ! s'écria Brock. Qu'elle prononce sur mon sort !...

Dans le même temps, Mirouël étonné d'être sans nouvelles de la réunion provoquée par le chevalier se rendait près de celui-ci.

Dès qu'il parut, Gaston fut à lui et en quelques mots le mit au courant de ses découvertes :

« Quelqu'un avait entendu Rufin dire que non seulement il désirait la mort de ses riches parents, mais qu'il était prêt à la hâter.

« Et celui qui rapportait ces propos odieux était Brock, un brigand, le même qui avait attenté à la vie d'Isaure. »

Il n'est rien de plus démoralisant pour un honnête homme que la découverte d'un complot domestique. Le châtelain de Montluizant n'en était point à s'apercevoir des peines attachées à l'opulence. Si le malheureux n'a point d'ami, il est très rare que l'homme qui possède une grande fortune ne compte que des amis désintéressés. Tout se corrompt au contact du plus pur et du plus brillant des métaux ; et il est difficile à son possesseur de se faire pardonner sa richesse, d'éloigner de lui toute convoitise criminelle, de s'appuyer sur un dévouement sincère.

Cependant, bien qu'il n'ignorât rien de ce que nous venons de dire, le nabab fut douloureusement affecté par ce qu'il apprit de Rufin, en même temps que Brock lui inspira une profonde aversion.

— Quel dégoût ! fit-il. Ah ! si je n'étais retenu par la santé de ma fille, je retournerais au pays des tigres et des serpents.

« Et maintenant que faire de cet homme ?

— Je m'en charge, dit Mandrin.

— Grâce ! implora Brock.

— Ne résiste pas ; il faut me suivre, reprit le capitaine en l'entraînant hors de la salle, tandis que Gaston et son ami se disposaient à renvoyer à leurs occupations tous les gens réunis dans la pièce voisine.

Brock, frémissant de fureur, ne suivait le capitaine qu'avec l'idée de fuir, ou s'il le fallait, à certain moment, de se jeter sur lui et de l'étrangler. Il se laissa traîner ainsi dans le jardin. Sur ces entre-faites, Isaure venait d'y descendre avec Étiennette ; elle commençait à se remettre du bouleversement qu'elle avait éprouvé et se sentait renaître à une vie nouvelle. Ses traits, sa démarche respiraient une sorte de lassitude et de langueur, lorsque, brusquement, elle se rejeta en arrière et changea de visage.

Brock s'avavançait vers elle.

Le regardant de tous ses yeux, puis passant la main sur son front :

— Grand Dieu ! murmura-t-elle, mais cet homme, c'est *lui*, le bandit...

— Grâce ! implora Brock. Mademoiselle, on me chasse !...

Elle fixa de nouveau le suppliant, puis jeta un cri d'horreur en détournant la tête et en étendant les mains devant elle.

Un souvenir horrible lui était revenu. — Le bandit de la prairie, en qui jusqu'alors elle n'avait vu qu'un misérable inconnu, était devant elle et osait encore implorer sa pitié.

A ce cri, Mandrin, vivement irrité, entraîna Brock comme un objet dont il voulait débarrasser le sol.

— Tu es jugé et condamné, lui dit-il, lorsqu'ils furent à quelque distance.

— Où allons-nous ainsi ? fit Brock. Le jardin n'a point de porte de ce côté.

— Quand nous serons arrivés, tu le sauras, répondit Mandrin.

Mais Brock, par un brusque mouvement, se dégagea de son étreinte, ne lui laissant qu'un lambeau d'étoffe dans la main. Seul, en face de son ennemi mortel et implacable, désespéré d'avoir été reconnu et repoussé par Isaure, il se redressa devant Mandrin d'un air de défi.

Il semblait lui dire :

— Tu veux ma vie?... Viens la prendre !

Mandrin le comprit. Il n'était pas le plus robuste ; mais il avait des armes.

— Marche devant moi ! répondit-il en lui indiquant d'un geste impérieux une grande allée qui conduisait au Rhône.

Brock fit quelques pas de côté, n'osant tourner le dos de crainte d'une surprise.

— N'attends pas, reprit le capitaine, que j'appelle les gens de cette maison ; s'ils te connaissent, ils te mettraient en pièces.

Brock ne répondit point : il semblait prêt à prendre quelque parti désespéré et faire un appel suprême à toute son énergie. Il se recula encore à la façon des Arabes, puis, tout à coup, bondit vers Mandrin, la tête en avant.

L'élan était tel, que si ce dernier n'eût esquivé le coup, il eût été

renversé et mis hors de combat, tandis qu'au contraire Brock alla rouler à plusieurs mètres de lui.

Tirant alors son couteau, le capitaine en piqua légèrement l'épaule du brigand et lui dit :

— Relève-toi et marche. Nous allons au Rhône; tu dois t'en douter, et je n'ai pas envie de t'y traîner.

Brock se releva et, sans mot dire, s'achemina d'un pas traînant dans la direction indiquée. Mandrin marchait à ses côtés, le couteau prêt à frapper en cas de révolte ou de tentative de fuite. Ils étaient encore à dix minutes du fleuve, lorsque tout à coup le condamné s'écria :

— Tu veux me tuer, Mandrin; mais j'emporterai avec moi dans la mort un secret qui t'intéresse. Je n'ai pas dit tout ce que je sais.

Mandrin crut deviner une ruse et ne répondit pas, tandis que Brock se contentait d'avoir jeté le doute dans son esprit et d'avoir ainsi ébranlé sa résolution.

Mais quand le bruit du fleuve se fit entendre, la peur délia de nouveau la langue du condamné.

— Tu ne me crois pas, Mandrin? fit-il.

— Non, répondit celui-ci.

— Tant pis pour toi.

— Tu viens d'inventer quelque mensonge, comme certains le font au pied de l'échafaud pour prolonger leur vie. Il fallait tout dire et parler plus tôt. A cette heure, tu marches à la mort. Je croyais t'avoir tué dans la prairie; tu n'avais reçu qu'un acompte, et je vais réparer mon erreur.

— Mandrin, reprit Brock, d'une voix déjà étranglée par l'épouvante, Mandrin, laisse-moi la vie pour sauver la tienne!

— Marche, répondit l'inflexible justicier en lui faisant sentir la pointe de sa lame.

Brock s'arrêta subitement, et, blême de rage, effrayant à voir :

— Tue-moi ici, si tu veux, lui dit-il. Tu as un couteau; je suis sans armes. Assassine-moi pour la seconde fois, vaillant capitaine Mandrin! Mais va! ta mort suivra de près la mienne!

— Lâche! ma vie ici est en sûreté; ce sont des gens d'honneur, ceux qui m'abritent sous leur toit, et leur vue ne sera plus souillée de ta présence.

— Écoute donc!... dit Brock.

— Plus un mot...

Brock, alors, se retourna et courut vers le fleuve. Mais au moment où il arrivait au sommet de la dune et allait se précipiter, Mandrin le rejoignit, et lui planta son couteau dans les reins, puis, sans essuyer la lame, la remit dans sa gaine.

Le misérable tomba et disparut sous les flots.

Pendant un instant, Mandrin parcourut le Rhône du regard ; mais, ne voyant point le corps reparaître, il s'éloigna à pas lents vers le château.

XXVII

UNE CATASTROPHE IMPRÉVUE

Il suivait pensif les allées ombreuses du parc, satisfait d'avoir fait justice et cependant se demandant si sa victime n'avait point dit la vérité et n'avait point emporté avec elle un secret important. Il lui semblait encore entendre Brock, et la voix de cet homme avait un accent sincère ; mais il ne pouvait souffrir que l'on essayât de l'intimider et aurait eu honte de paraître céder à la peur.

Il était tellement absorbé dans ces pensées, qu'un bruit suspect dans les charmilles, dont le feuillage bordait l'allée qu'il suivait, l'accompagna quelque temps sans qu'il l'entendît.

C'était un bruissement furtif, semblable à celui d'un serpent qui s'enfuit.

Tout à coup, en atteignant l'extrémité de l'allée, il vit une femme qui courait vers le château et reconnut Tiennette, la femme de chambre d'Isaure.

Son cœur se serra, il eut le pressentiment d'un événement funeste.

Son cœur ne l'avait pas trompé.

Encore quelques pas et un spectacle horrible allait glacer ses veines !

A l'entrée du parc, sur un pliant appuyé au tronc d'un grand arbre, Isaure était renversée, la pâleur de la mort sur les lèvres, le visage livide, les yeux mi-clos et sans regards.

1^{re} LIVRAISON GRATUITE. — En vente la 2^e livraison à 5 c. — Tous les numéros suivants : 5 c.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durèrent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulevard Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulevard Saint-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.